

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [97] - 128 p.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



# LES ANNALES TÉRÉSIENNES

---

Séminaire de Ste-Thérèse

DECEMBRE 1881.

---

## Chronique.

*Noël.—La messe de minuit.—Les petites vacances.—Le mal du jour de l'an.—La bénédiction paternelle.—Les souhaits.*

Noël ! Noël ! quelle nuit de calme, de mystère, de recueillement profond et de silence majestueux ! « Lorsque tout reposait dans un tranquille silence et que la nuit était au milieu de sa course, le Verbe tout-puissant est descendu du ciel, du trône royal de sa gloire. *Et verbum caro factum est.* »

Quelle nuit de joie, de bonne nouvelle, de concours pieux et de sainte allégresse ! « Je vous annonce une grande joie. Allons à Bethléem et voyons ce qui est arrivé. Le Christ est né, venez et adorez-le. *Venite adoremus.* »

Oui, venez, grands et petits, riches et pauvres, et vous surtout, jeunesse privilégiée, prévenue dès votre enfance de bénédictions spéciales, venez voir l'Enfant de Bethléem. La grotte est humide, la crèche est nue, la paille est rude, les langes sont pauvres, et les petits membres de l'Enfant tremblent sous les froidures de la nuit. Pourtant c'est là notre Dieu. Voyez-vous ce vieillard calme et serein, cette Vierge de quinze ans, prosternés, qui l'adorent dans une extase d'amour? Les anges descendent du ciel, entonnant leur chant de gloire; les bergers descendent des montagnes et se hâtent vers l'étable. Les astres du firmament s'émeuvent, et, dans leur éloquent langage, appellent les rois de l'Orient; la terre tressaille, elle a produit son germe précieux, elle a donné son Sauveur.

Oui, j'irai à Jésus. Je ne suis qu'un enfant, mais penché sur la crèche, je comprendrai quelque chose à ses divins enseignements. Je le remercierai d'avoir placé le berceau de mon éducation si près du berceau de son enfance. Si le monde me dit: « Viens à nos fêtes.—Non, lui répondrai-je, je vais à la crèche de Jésus. » Si je me sens tiède et froid, je dirai: O mon âme, contemple Jésus, avec ses yeux humides de larmes, son tendre regard tourné vers toi. Si mon cœur faiblit, je le fortifierai au contact du cœur aimant de Jésus; si l'ennui me décourage, je regarderai l'abandon de Jésus; si la mélancolie vient empoisonner mon âme d'humeur sombre, je chercherai le sourire de Jésus.

O mon bien-aimé, à votre tour venez, venez prendre naissance dans mon âme. Venez en moi afin que je vive en vous. Que mon cœur vous soit la crèche, non plus froide, pauvre et humide, mais orné de mérites et chaud de ferveur; reposez-y non sur la paille, mais sur le blanc duvet de l'innocence sous des voiles d'or et de soie, tissus d'humilité, d'obéissance et de charité. Je veux vous y couvrir de lis, de violettes et de roses, *lectulus noster floridus*; je veux vous offrir les fleurs des bons désirs, les fruits de toutes sortes de vertus, *fulcite me floribus, stipate me malis*. Jésus naissant, éclairez mon cœur de vos lumières, embrasez-le de votre amour,

détachez-le de la terre, et faites-lui goûter par avance les douceurs du paradis.

Illumina nunc pectora,  
Tuoque amore concrema,  
Ut cor caduca deserens,  
Cœli voluptas impleat.

\* \*  
\*

Huit jours passés, la nuit était froide, le temps était couvert et la neige tombait tranquillement. Chaudement enveloppé dans mes couvertures, je sentis le sommeil descendre sur mes paupières. Tout à coup j'entends les cloches, à grandes volées, qui envoient dans les airs leurs joyeux carillons et qui semblent chanter avec les anges : *Gloria in excelsis Deo*. Une foule pieuse se presse dans le temple, et au milieu d'un demi-jour mystérieux, elle adore et prie comme autrefois les bergers. L'autel brille d'or, de lumière et de parures ; l'orgue résonne et remplit les voûtes de ses puissantes harmonies ; une voix douce et pure chante la Pastorale, un chœur nombreux répète l'antienne ; l'encens s'élève en nuages odorants ; les cœurs sont attendris ; les yeux se mouillent de larmes : c'est la Messe de minuit, telle que je l'ai vue à Ste-Thérèse depuis vingt-cinq ans.

Mais, hélas ! je m'éveillai, ce n'était qu'un rêve ; car cette année, des circonstances exceptionnelles ne nous ont pas permis d'avoir à Noël le touchant office de la nuit. Tous l'ont regretté ; tous se sont bien promis, l'année prochaine, lorsque la communauté des élèves sera rentrée dans son nouveau séminaire, et que le règlement aura pris son cours normal et habituel, de continuer avec bonheur et entrain la tradition du passé.

J'étais donc éveillé, et je ne voulus plus me rendormir ; les yeux ouverts, il me plaisait de continuer ma rêverie. Je me reportais aux jours de mon enfance, et je me rappelais les douces émotions que faisait naître en nos jeunes cœurs cette messe à l'heure du silence, du sommeil et des ténèbres. Un mois d'avance nous commencions à compter les jours qui nous séparaient

de ce moment fortuné. Nous nous demandions les uns aux autres : « Vas-tu à la messe de minuit, toi ? moi, papa a dit qu'il m'emmènerait. » La veille au soir, quelle impatience de partir, quel trépignement de joie ! On se couchait parce que, dès six heures, la mère avait dit : « Vite, vite, couchez-vous afin de ne pas vous endormir cette nuit pour aller voir le petit Jésus. » Mais on se gardait bien de fermer l'œil ; la tête ne portait pas sur le coussin, l'oreille était toujours aux aguets ; et le petit frère disait à la petite sœur : « Fais attention, prends garde qu'ils ne partent pas sans nous autres. » Dès que nous entendions du bruit dans la chambre voisine, d'un bond nous sautions à terre, et cette fois il n'était pas nécessaire de nous tirer hors du lit par les orteils.

Qu'il faisait bon, habillé d'un chaud capot en étoffe du pays, un casque de fourrure sur la tête avec les oreilles attachées sous le menton, une épaisse cravate en laine autour du cou, assis dans la carriole sous de soyeuses robes de buffle, traîné par un cheval fringant qui dévorait le chemin, qu'il faisait bon sentir le vent nous fouetter le bout du nez, respirer l'air vif et sec, voir les étoiles scintiller dans un ciel pur, entendre le son argentin des clochettes de vingt voitures qui vous suivaient ou vous précédaient, le grincement strident des ferrures sur la neige rude encore, enfin sentir son cœur débordé d'une joie enfantine ! O beaux jours d'autrefois, où êtes-vous ? Pourquoi faut-il vieillir ?

Apercevez-vous dans le lointain le temple du Seigneur qui brille comme un vaste incendie ? la foule recueillie s'y dirige à plein chemin, en faisant entendre un chuchotement confus de paroles à voix basse. Pendant que le saint sacrifice déroule ses cérémonies grandioses, sous le charme de cantiques pieux et d'une musique joyeuse, les grandes personnes se recueillent, s'agenouillent, prient ; l'enfant, lui, étonné, ouvrant de grands yeux, regarde et admire. Anciennement la coutume voulait que le marguillier en charge, à la messe de minuit, donnât son pain bénit, et d'ordinaire c'était un pain bénit monstre. Une noble émulation se mettant

de la partie, il y avait rivalité entre les hommes de l'œuvre, à qui élèverait son pain le plus haut ; et l'on bâtissait de véritables tours de guerre, à plusieurs étages, avec banderoles et drapeaux. Au *Gloria* plusieurs notables, sur un brancard, apportaient aux balustres le château branlant du bas de l'église où il avait été construit. Des enfants de chœur, habillés en anges, avec des robes rouges traînantes et de longs surplis à ailes, marchaient de chaque côté de la tour en pain d'épice, tenant à la main l'extrémité de longs rubans bleus ; ma plus grande ambition alors aurait été d'être un ange. Puis trois bedeaux de circonstance, avec d'énormes corbeilles, distribuaient aux fidèles les gâteaux sucrés et les *cousins* dorés. On en prenait religieusement une bouchée en se signant, et le reste était apporté à la maison, où on le dégustait à loisir, avec respect, en faisant la comparaison avec les *cousins* de l'année précédente.

J'ai connu un petit garçon qui avait la passion du pain béni. Quand sa maman sortait, n'était-ce que pour aller faire un tour chez le voisin, il lui criait à son départ : " Apportez-moi du pain béni. " Si la mère avait le malheur de revenir les mains vides, c'étaient des larmes, des cris, une vraie tempête. A la fin, instruite par l'expérience, avant de partir, la bonne mère avait le soin de mettre dans sa poche de robe un gros crouston ; et au retour, quand le petit l'attendait à la porte pour lui dire : " M'avez-vous apporté du pain béni ? " elle lui donnait son morceau de pain sec ; et lui, de le dévorer à belles dents, ce qu'il n'aurait certainement pas fait pour un pain ordinaire et profane. Mais le pain béni ! voyez-vous.

Après le pain béni, la crèche. Que nous avons hâte de voir la messe toucher à sa fin pour aller faire visite à la grotte en sapinage qui s'élevait à l'autel de la sainte Vierge ! Nos mères nous y conduisaient par la main. Comme nous nous y agenouillions avec respect, comme nous priions avec naïveté et confiance. — " Mon petit Jésus, prends bien soin de papa, de maman, de petite sœur, et puis de moi. — Maman, penses-tu qu'il m'a

entendu ?” Il avait parlé tout haut.—“ Et oui, dit la petite sœur, tu sais bien que Jésus entend tout, même sans qu'on lui parle.” Nous ne pouvions nous rassasier de contempler ces lèvres si fines, ces jolis yeux bleus, ces cheveux blonds et frisés, cette chemise en dentelle, ces petites mains tendues vers nous, ce petit air fin et souriant ; il était beau à croquer. Puis avant de partir nous déposions un sou dans le tronc et nous nous en retournions glorieux, contents d'avoir fait la charité au bon Dieu.

Certaines paroisses avaient des crèches d'un grand prix qui occupaient dans l'église un espace considérable. Outre l'Enfant-Jésus, on y voyait la sainte Vierge, saint Joseph, presque de grandeur naturelle. Auprès de la crèche, le bœuf et l'âne traditionnels réchauffaient l'enfant de leur haleine, les anges suspendus dans les airs étaient sensés entonner le *Gloria in excelsis Deo* ; du sommet de la colline les bergers descendaient, la houlette à la main ; et dans le lointain on apercevait les mages qui apportaient leurs présents au roi nouveau-né. Ste-Geneviève et Vaudreuil possédaient des crèches qui attiraient les visiteurs à plusieurs lieues à la ronde. Les paroissiens de ces deux localités n'entendaient pas badinage sur le mérite de leur crèche respective. J'ai souvent entendu dire que, dans une dispute à ce sujet, après avoir épuisé toutes les raisons imaginables, enfin, à bout d'arguments, l'homme de Vaudreuil dit à l'homme de Ste-Geneviève : “ Tiens, tais-toi donc ; veux-tu que je te dise, la crèche de Ste-Geneviève toute ensemble ne vaut pas le petit bœuf de Vaudreuil.” Mais, allons, c'est assez, j'oubliais que c'est la nuit, et que nous sommes engagés dans une rêverie. Revenons au positif.

\* \*  
\*

Le positif, de ce temps-ci, ce sont les vacances. Le 31 décembre au matin, à peine les premiers rayons du soleil avaient-ils éclairé la St-Sylvestre que les portes de toutes nos cages se sont ouvertes à deux battants, et les petits oiseaux, gros et petits, en bruyantes et joyeu-

ses volées, ont pris leur essor pour le nid paternel. Après trente ans, les jours antiques de l'âge d'or sont revenus. L'histoire se répète.

Est-il bon que les enfants, de temps en temps, goûtent les douceurs du foyer domestique? sans doute. L'homme qui n'est pas rattaché quelque part par un lien de famille, est un être isolé, un paria dans la société. Les parents répugnent-ils aux vacances? aucunement; chaque hiver, au retour de l'année nouvelle, les mères redoublent d'efforts pour attirer auprès d'elles leurs fils bien-aimés, et c'est tout naturel : les enfants forment la couronne des parents, et dans les grandes circonstances, n'en manquerait-il qu'un seul, il manque un fleuron à la couronne. Est-ce l'occasion d'une dépense plus considérable? au contraire, c'est même une économie : un seul fait le voyage du collège à la maison paternelle, tandis que, sans ces jours de congé, plusieurs auraient fait le voyage de la maison paternelle au collège. « Alors, me direz-vous, vous êtes en faveur des vacances?—Non, pas du tout, j'en suis l'adversaire le plus décidé.

Remarquez bien, je ne parle que pour moi. Je ne dis pas que M. le Supérieur est opposé aux vacances, ni M. le Directeur, ni les autres Messieurs, ni surtout M. le Vice-Supérieur. Je parle en mon nom seulement. Je puis avoir tort, je voudrais avoir tort; cependant il m'est bien permis d'exposer, sur le sujet, mon opinion franche et loyale.

Si j'avais à prouver mon avancé, j'aurais trois points à apporter à l'appui de ma proposition. Lecteur, je te vois pâlir, ne crains pas; je ne ferai que les énoncer. Premier point : l'étude a besoin de calme, de retraite et de silence. Deuxième point : des vocations, jeunes et tendres, peuvent recevoir leur coup de mort au milieu des dangers et des folies du carnaval. Troisième point : certaines imaginations ardentes, trompées par des dehors brillants, rapportent des illusions qui font leur malheur, et sentent naître en elles des aspirations qu'elles ne peuvent satisfaire. Réfutation : quant à la vie de famille, les jeunes gens ont deux longs mois,

aux jours tranquilles et paisibles de l'été, pour en jouir, la nourrir et la développer. Conclusion : Il ne faut rien moins, à mon avis, que les circonstances exceptionnelles où nous nous trouvons pour permettre et excuser, au temps des fêtes, huit jours de vacances.

En vérité, je n'y vois qu'un seul avantage réel et incontestable, c'est de guérir dans sa racine le *mal du jour de l'an*.

\*\*

Savez-vous ce que c'est que le mal du jour de l'an ? ce mal qui répand la terreur, mal que l'enfer, en sa fureur, inventa pour le malheur de la gent écolière. Que de ravage il a fait dans le passé !

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :

On n'en voyait point d'occupés

A chercher le soutien d'une mourante vie ;

Nuls mets n'excitaient leur envie ;

Ni loups ni renards n'épiaient

La douce et innocente proie ;

Les tourterelles se fuyaient :

Plus d'amour, partant plus de joie.

Cette terrible maladie, aux phases intermittentes, se déclare généralement dans la première ou la deuxième semaine de décembre ; elle a atteint son paroxysme au temps de Noël. En voici les symptômes ordinaires : le patient perd l'appétit, il ne mange plus, il ne boit plus ; ses joues se fanent, son teint devient pâle et blême, ses yeux s'agrandissent, son regard s'arrête et se fixe. L'étude lui donne des nausées, il passe des heures accoudé sur son pupitre, à lire dans le vague. Si vous pouviez pénétrer dans le sanctuaire de ses pensées, vous vous rencontriez avec une imagination vagabonde, voyageuse, qui fait des visites lointaines, fréquente des personnes absentes, bâtit des projets chimériques, et va se perdre dans les nuages et le ciel bleu. Il se traîne à l'infirmerie, et là il languit de longs jours étendu, mou et nonchalant, sur les coussins d'un canapé. Si le docteur lui demande : « Où est le siège de votre maladie ?—A la tête, répond-il, à l'estomac, au cœur, dans les entrailles ; » enfin, partout où ne peut

pénétrer l'œil nu. Pauvre enfant ! quand on pense que cette fièvre se continuera jusqu'après les *jours gras*, à moins que, auparavant, elle ne l'ait emporté... à la maison paternelle.

Or, cette année, nous sommes heureux de le constater, ou a bien vu quelques rhumes, plusieurs ont pu souffrir des oreillons, mais il n'y a pas eu un seul cas de *mal du jour de l'an*. Jeunes amis, je vous en félicite ; car la santé, après la grâce, est le premier des biens.

\*  
\* \*

Puisque vous êtes tous alertes, frais et dispos, partez pour le plus beau des voyages. Partez, mais revenez au jour fixé. Profitez de vos vacances, amusez-vous bien, goûtez les douceurs de la famille, portez la joie au cœur de vos mères, mais surtout, au premier de l'an, n'oubliez pas de demander, avec amour et respect, la bénédiction paternelle.

Qu'il est beau de voir tous les enfants arriver les uns après les autres, se jeter aux genoux de leur père, et attendre de ses paroles les faveurs du ciel, et lui, les mains levées sur leur tête, avec un air solennel, d'un ton grave, leur dit : Oui, mes enfants, je vous bénis ; que Dieu vous bénisse comme je vous bénis. Spectacle attendrissant ! ne vous semble-t-il pas entendre Isaac disant à Jacob : « Que Dieu te donne la rosée du ciel, la graisse de la terre, le froment et le vin en abondance. » C'est une coutume qui nous vient tout droit des patriarches ; l'Eglise l'a sanctifiée, notre heureux pays l'a conservée. Nous pouvons y voir une des causes qui expliquent pourquoi notre population, comme la race d'Abraham, s'est multipliée à l'égal des étoiles du firmament, et comment l'esprit de foi s'est enraciné si profondément dans le cœur de toutes les classes de notre société.

Le père dans sa famille, a dit un grand écrivain, est le représentant même de Dieu et il est le premier ministre de sa puissante et bienfaisante autorité. Quand il bénit, il fait, à l'exemple de Dieu, un acte de puissance et d'amour. Il prononce une parole de vie, il sème un

germe de prospérité. Il verse sur la tête de ses enfants une grâce surnaturelle qui produit, accroît et perpétue dans la famille le trésor héréditaire des vertus domestiques. La bénédiction n'est pas seulement un vœu, une espérance, mais par une efficacité secrète, elle fait le bien qu'elle dit et transmet la grâce qu'elle souhaite. Aussi les bons enfants attachent-ils le plus haut prix à la bénédiction de leur père, elle est pour eux la plus belle part de leur héritage. Du reste, Dieu n'a-t-il pas dit expressément : « Honore ton père et ta mère, afin que leur bénédiction demeure sur toi. . . . et que ta vie soit longue sur la terre, *et sis longævus super terram.* »

\*  
\*  
\*

Le mot *longævus* est venu à propos sous ma plume. Au seuil de la nouvelle année, amis lecteurs, je vous le passe et vous le souhaite. Oui, longue vie ! Bonne et heureuse année. Et pour que mes souhaits ne soient pas fallacieux ni menteurs, j'emploierai les paroles dont se servaient les Apôtres vis-à-vis les fidèles qui leur étaient chers.

Saint Paul disait : *Gratia vobis et pax a Deo Patre nostro et Domino Jesu Christo* (Rom., c. 1, v. 7). — *Gratia Domini nostri Jesu Christi et charitas Dei, et communicatio Sancti Spiritus sit vobiscum* (II Corinth., c. XIII, v. 13). — Outre la grâce et la paix, saint Jean, le disciple bien-aimé, l'apôtre de l'amour, parle de charité et de miséricorde : *Sit vobiscum gratia, misericordia, pax a Deo Patre et a Christo Filio Patris, in veritate et charitate* (II Jean, c. 1, v. 2). — Saint Pierre, qui a reçu le pouvoir suprême et la plénitude de l'enseignement, souhaite la multiplication et la surabondance de la paix et de la grâce ainsi que l'accroissement des connaissances surnaturelles : *Gratia vobis et pax multiplicetur* (I Pet., c. 1, v. 2). — *Gratia vobis et pax adimpleatur in cognitione Dei et Christi Domini nostri* (II Pet., c. 1, v. 2). — *Crescite vero in gratia et in cognitione Domini nostri et Salvatoris Jesu Christi.*

Ainsi donc, grâce, paix, dons de l'Esprit-Saint, charité, miséricorde, connaissance de la vérité, accroissement,

multiplication et surabondance de tous les biens, voilà quels sont mes souhaits du jour de l'an. Mais je m'arrête, je m'aperçois que je tombe dans le sermon. Du reste, j'ai commencé par un sermon, je finis de même. C'est ce qui s'appelle finir comme on a commencé.

31 Décembre 1881.

JOANNES.

---

### Deux poésies de M. le Juge Routhier.

M. le Juge Routhier veut bien nous offrir, pour étrennes, deux perles de son écrin poétique. Les *Annales* sont tout heureuses, toutes fières et toutes reconnaissantes de cette faveur. Elles le sont d'autant plus qu'elles y voient les premiers fruits d'une promesse qui ne saurait être stérile dans l'avenir. M. Routhier est assez riche pour donner sans s'appauvrir : les *Annales* ne le sont pas assez pour renoncer à une fortune dont elles ont l'espoir.

Nos lecteurs goûteront avec nous cette grande et forte poésie que nous leur offrons à notre tour. M. Routhier ne connaît point l'art de déguiser la pauvreté de l'idée sous l'éclat du coloris, la rondeur de la période, la sonorité des rimes. S'il demande à la poésie ses couleurs et son harmonie, ce n'est que pour donner plus de relief à la pensée. Il s'est dit, sans doute, que les vers ne valent point le travail qu'ils coûtent, s'ils ne résonnent à l'esprit comme à l'oreille et s'ils n'apportent point à l'âme l'écho d'un monde supérieur, idéal, divin. La poésie vraie est celle qui se nourrit de la fleur de l'esprit humain : c'est la poésie de M. Routhier.

En écrivant les lignes qui précèdent, je me suis rappelé les premiers essais de notre poète térézien. Ce souvenir me reporte à plus de vingt ans dans le passé. M. Routhier était alors un grave et studieux philosophe. Mais si abstraite qu'elle soit, quelle philosophie peut absorber tout entière une âme de vingt ans, exhubérante de sève, de verdure, de jeune enthousiasme ? Ce phi-

losophe donc sacrifiait aux Muses, selon le conseil de Platon. Toutefois, il paraissait même alors plus préoccupé de trouver des idées que des rimes. Il écrivait ses vers entre deux études, celle des *Institutiones Philosophicæ* et celle des *Soirées de St-Petersbourg* ou des *Etudes Philosophiques* de Nicolas. Ce talent que nous admirons dans sa pleine efflorescence était beau déjà à son premier épanouissement. Alors comme aujourd'hui, il se tournait d'instinct vers le soleil de la vérité et il se pénétrait, s'illuminait, se fécondait de ses rayons. Aussi, M. Routhier est devenu le poète que nous connaissons. D'autres peuvent avoir des vers plus sonores : nul, plus que lui, ne possède l'idée qui élève l'inspiration poétique, le *mens divinior*, au meilleur sens du mot.

\*  
\* \*

### Dans les montagnes.

La neige couronnait le front des Laurentides  
Et de sa toison blanche entassant les flocons,  
Etendait son tapis sur les sommets arides,  
Ou dans les sapins verts suspendait ses festons.

A l'horizon brumeux, derrière les collines,  
S'annonçait du soleil le disque radieux ;  
Mais il ne colorait de teintes purpurines  
Que les crêtes des monts se perdant dans les cieux.

Dans les flancs ténébreux de la montagne altière  
Et sous les bois touffus la nuit règnait encor ;  
Mais bientôt le soleil poursuivant sa carrière  
Jusqu'au fond des ravins lança ses rayons d'or.

Et je songeais au temps où dans l'ombre du vice,  
Après avoir longtemps dormi son lourd sommeil,  
Le monde vit enfin le soleil de justice  
Se lever rayonnant à l'horizon vermeil !

Mais l'Homme-Dieu, pensais-je, en luisant sur le monde,  
N'éclaira pas d'abord les sommets et les grands ;  
Les humbles, les premiers, à sa lueur féconde  
Virent la vérité pénétrer dans leurs rangs.

Le rayon du soleil descend des hautes cimes ;  
 Mais celui que Jésus versa sur l'univers,  
 Avant de s'élever à des hauteurs sublimes,  
 Eclaira les vallons, les grottes, les déserts.

Des huttes des bergers, du seuil de la chaumière,  
 Il monta lentement ; puis, on le vit grandir,  
 Inonder les palais d'un fleuve de lumière  
 Et sur le monde entier s'étendre et resplendir.

A. B. ROUTHIER.

### Le livre de la vie.

Le livre de la vie est vraiment monotone ;  
 Le nombre des feuillets en est seul varié,  
 Et même les plus beaux n'ont rien qui nous étonne.  
 En brochure, il se brise ; et, s'il est relié  
 N'est-ce pas en *chagrin* ? La page décorée  
 Offre souvent aux yeux des dessins attristants,  
 Et si pour quelques-uns la tranche en est dorée,  
 On sait que l'or est mince et dure peu de temps.

A. B. ROUTHIER.

### Lettres de sympathie.

(Suite.)

Rimouski, 7 octobre 1881.

*Monsieur le Supérieur,*

Je viens d'apprendre le terrible désastre qui vient de fondre sur votre maison. Eprouvé par un semblable malheur il y a juste six mois, il me semble que je suis plus à même de comprendre l'étendue de votre perte et d'y compatir. On dirait vraiment que toutes nos institutions canadiennes doivent successivement passer par le feu. Mais, ayons confiance : la bonne Providence qui a tiré de leurs cendres les établissements des premiers temps de la colonie, ne manquera pas de venir aussi à votre aide.

Veillez accepter l'obole du pauvre : \$10 pour moi personnel-

lement, et §20 au nom du Séminaire de St-Germain de Rimouski. Nous regrettons vivement de ne pouvoir faire davantage.

Croyez, monsieur le supérieur, à notre profonde et sincère sympathie, et à nos sentiments les plus dévoués.

† JEAN, ÉVÊQUE DE RIMOUSKI.

— — —  
Séminaire de St-Hyacinthe, 7 octobre 1884.

*Monsieur le Supérieur,*

C'est au milieu de la joie que nous causait la visite de l'élève qui, par sa haute position, honore le plus votre maison, le Lt-Gouverneur de la Province, que nous avons appris le terrible désastre dont vous venez d'être la victime. Cette nouvelle nous a remplis de consternation. Nous sentons tout ce que ce malheur vous apporté d'affliction et de sollicitude, et tout ce qu'il a de funeste pour l'éducation de la jeunesse de votre district. Aussi nous vous offrons nos plus vives condoléances. Nous admirons le courage qui vous porte à continuer votre œuvre, malgré toutes les difficultés de la circonstance, et à travailler à relever votre maison de ses ruines.

Je remarque que nos plus anciennes institutions religieuses, séminaires, couvents, etc., ont eu à éprouver un désastre semblable à celui qui vient de vous frapper. Mais elles sortent de leurs cendres avec une prospérité et un éclat glorieux pour elles, et éminemment utiles à la religion et à la société. Il en sera de même du Séminaire de Ste-Thérèse. Son avenir sera encore plus honorable et plus efficace que son passé. L'épreuve à laquelle la Providence vous soumet, vous attirera de sa part une protection sensible qui vous fera rendre des services signalés à l'Eglise et à l'Etat. C'est le vœu que nous formons pour vous de tout notre cœur.

Daignez agréer aussi l'expression de mon bien respectueux dévouement.

Votre très humble serviteur,

J. S. RAYMOND, Sup.

— — —  
Collège Joliette, 7 octobre 1884.

*Monsieur le Supérieur,*

Je viens d'apprendre la triste catastrophe qui vient de fondre sur votre importante maison. Les journaux nous ont donné les détails de ce désolant accident. Ici, nous ressentons vivement la douleur profonde et bien légitime dans laquelle vous êtes tous plongés par cette navrante épreuve. Si nos paroles de sympathie

pouvaient vous apporter quelque consolation, nous vous dirions que nous partageons bien sincèrement vos peines. Nous comprenons la douleur excessive dont vous, supérieur zélé, et vos dignes collaborateurs, devez être abreuvés. Que le Seigneur vous envoie son ange pour vous consoler de cette perte presque irréparable. Qu'il vous conserve ces enfants au bonheur desquels vous vous dévouez avec tant de charité et d'abnégation.

J'espère que vous trouverez, dans votre village, des maisons assez vastes pour vous permettre de continuer vos classes, sans être obligés de renvoyer un seul élève. J'offre à Dieu mes vœux les plus ardeurs pour que vous continuiez, sans retard, votre œuvre de dévouement.

J'ai l'honneur d'être,  
Monsieur le Supérieur,  
Votre très dévoué serviteur,  
C. BEAUDRY.

Longueuil, 7 octobre 1881.

*Bien cher Supérieur,*

Dans les épreuves, il faut avoir toujours l'âme tranquille ; car il est certain que le secours divin arrive lorsque le secours humain cesse. Ces sentiments qui m'ont animé à la nouvelle de la cruelle épreuve que vous venez de subir, je vous prie de les accepter comme sympathie dans votre triste position.

Votre tout dévoué confrère et ami,  
G. TIRBAULT, Ptre.

St-Polycarpe, 7 octobre 1881.

*Monsieur le Supérieur,*

J'ai appris avec douleur la triste nouvelle de la destruction de votre séminaire. Dans un moment le feu a donc détruit ce beau sanctuaire des lettres, bâti au prix de vos sacrifices, et des sacrifices de tant de prêtres, amis de l'éducation de la jeunesse de notre province. Cette grande adversité n'a pas abattu votre courage, vous gardez vos élèves, et vous reconstruisez votre cher séminaire. Laissez-moi vous dire que je vous admire et vous félicite.

Permettez-moi, Monsieur le Supérieur, de partager quelque peu vos nouveaux sacrifices, en vous offrant le reçu ci-inclus, comme une petite pierre qui servira à la reconstruction de votre *Alma Mater*, et veuillez me croire,

Votre humble et obéissant serviteur,  
J. O. RÉMILLARD.

Lowell, Mass., 7 octobre 1881.

*Mon cher Monsieur,*

J'apprends à l'instant le terrible malheur qui vient de frapper notre *Alma Mater*. Notre beau collègue n'est plus.... Je viens pleurer avec vous.... Des raisons peuvent quelquefois nous empêcher de prendre part à la joie de nos amis, mais rien ne saurait nous empêcher de partager les peines de ceux que nous aimons. Qu'il me soit donc permis de vous dire combien je prends une vive part à l'épreuve qui vient de vous frapper, vous, vos dignes collaborateurs, ainsi que tous les membres de la famille térésiennne. Puisse le bon Dieu vous fortifier tous, et vous accorder de voir bientôt notre cher collègue renaître de ses cendres, embelli et plus prospère que jamais.

Veillez, monsieur le Supérieur, accepter en votre nom et au nom de tous vos messieurs ce faible témoignage de sympathie d'un enfant de Ste-Thérèse.

J. A. FOURNIER, O. M. I.

Ste-Brigide, 7 octobre 1881.

*Monsieur le Supérieur,*

Je n'ai pas besoin de vous présenter mes condoléances dans le malheur commun qui vient de frapper tous les élèves de Ste-Thérèse. Nous sommes tous frères et nous pleurons la perte d'une même mère. Les larmes ne suffisent pas dans la présente situation; inclinons-nous sous la main de Dieu, bénissons-le dans l'épreuve, mais agissons.... Les sympathies ne manquent pas, le malheur ajoute au mérite un nouvel éclat. Je suis fier de votre détermination, et en lisant votre lettre ce matin je me disais: Il y a trop de sacrifices à Ste-Thérèse pour ne pas croire à une résurrection. Oui, la maison ressuscitera de ses cendres, plus belle, plus grande que par le passé. Les traditions de générosité, de sacrifices se continuent.

Tout le monde dit qu'il faut rebâtir tout de suite un grand corps de maison; 180 à 200 pieds de longueur, puis, petit à petit elle se terminera. Bon courage, et à cette condition de rebâtir je m'inscris pour \$100. J'espère ajouter quelque chose l'an prochain.

Si je puis être utile, tout à vous.

S. P. LONERGAN, Ptre.

Villa-Maria, 7 octobre 1881.

*Monsieur le Supérieur,*

La triste nouvelle de l'incendie du Séminaire de Ste-Thérèse affecte péniblement notre communauté; et je viens, au nom de tous ses membres et en mon propre nom, vous prier d'agréer

l'hommage respectueux de notre sympathie la plus sincère et la plus vive.

La destruction si inopinée de votre établissement est, nous le comprenons, une très grande épreuve pour vous, monsieur le Supérieur, et pour tous vos zélés collaborateurs. Aussi, unies à tous les cœurs religieux, qui apprécient l'enseignement qui se donne dans ces asiles de la science et de la piété, contre lesquels le malin semble de nos jours déchaîner toute sa fureur, nous formons des vœux bien ardents pour que votre Séminaire, se relevant promptement de ses ruines, puisse continuer à faire le bien avec autant de bénédiction et plus encore, s'il est possible, que par le passé.

Nous prions aussi pour que Dieu soutienne vos forces et vous console dans votre affliction, à laquelle personne ne sympathise plus vivement que celle qui a l'honneur de se souscrire avec une vénération profonde et une bien sincère reconnaissance,

Monsieur le Supérieur,

Votre très-humble et très respectueuse servante,

SOEUR SAINT-VICTOR,

Supérieure Générale.

Lachine, 7 octobre 1881.

*Monsieur le Supérieur,*

Permettez aux humbles Filles de Sainte-Anne de vous offrir, ainsi qu'aux révérends messieurs du collège, l'expression sincère de leur profonde sympathie, à l'occasion du déplorable accident qui vient de détruire une de nos plus belles institutions et jeter le deuil dans toute la société.

Vous n'en doutez pas, révérend monsieur, le coup terrible qui vous frappe au cœur, nous blesse tout particulièrement, nous, religieuses institutrices, et spécialement vouées à la cause de l'éducation; aussi, nous n'avons qu'un désir, celui de voir revivre le magnifique collège de Ste-Thérèse et de le voir reprendre bientôt la grande et sublime mission que la Providence lui a confiée. Pleines de confiance dans le secours du ciel, nos voix n'en font qu'une pour demander au Seigneur de bénir le zèle et le dévouement des âmes généreuses qui travailleront à la reconstruction de cet établissement et de lui assurer pour l'avenir une existence aussi durable que le lui mérite le bien immense qu'il a déjà fait dans tout le pays.

Dès que les listes de souscriptions seront ouvertes, notre com-

munauté, bien que pauvre, se fera un devoir de s'y inscrire et de contribuer par là à une grande œuvre.

Daignez, monsieur le Supérieur, agréer nos hommages respectueux et me croire avec une insigne considération,

Votre très humble servante,

SOEUR MARIE ANASTASIE,

Supérieure Générale.

Grand Seminary, Montreal, 7th Oct. 1881.

*Reverend Sir,*

We are deeply moved by the sad intelligence that reached us yesterday. What! our fond *Alma Mater* in ashes! The report which, at first, seemed too sad to be credited, has been alas, but too strongly confirmed. We are aware, reverend sir, that the stroke is to you a cruel one; be assured however that we all share in the sorrow that must afflict every member of the "Theresian family." A few of us, it is true, have enjoyed but a short repose in the bosom of that family; yet, each and every one of us has conserved a sweet and lasting souvenir of the Seminary of Ste-Thérèse. We say the Seminary of Ste-Thérèse for although the material edifice has disappeared, the Seminary still lives; it lives in the devoted superior who has guided it so skillfully and so long; it lives in the zealous directors and professors who are now ready to put forth heroic efforts to snatch it from ruin; it lives in the hearts of numerous and worthy citizens throughout the country, who owe their prominent position in society to the institution, that is now suffering under the stroke of adversity. Shall they now abandon it in distress? No, Revd Sir, we consider that impossible, and although circumstances do not now permit us to give substantial proof of our attachment to our *Alma Mater*, we entertain bright hopes for the future prosperity of the Seminary of Ste-Thérèse. May they be speedily realized, and believe us, Revd Sir, to be respectfully yours, etc.

P. O'DONNELL.

W. O'MEARA.

P. A. McLAUGHLIN.

M. H. KENNEDY.

J. F. GALVIN.

A. B. PARKER.

A. N. LONERGAN.

JNO. P. KELLY.

Grand Séminaire de Montréal, 7 octobre 1881.

*Monsieur le Supérieur,*

Veillez être persuadé que c'est avec la plus profonde douleur que nous avons appris la nouvelle du terrible accident qui vient de fondre sur la maison de Ste-Thérèse, objet de votre sollicitude, et qui nous était chère à plus d'un titre.

Conduits par la divine Providence dans une institution bien belle, bien sainte, à la vérité, mais enfin, qui n'est pas notre *Alma Mater*, nous ressentons vivement le coup qui vient de vous frapper et qui nous laisse orphelins. . . . . Oh ! mais non, monsieur le Supérieur, nous ne serons pas orphelins, cette nouvelle consolante vient de parvenir à nos oreilles ; grâce à votre énergie, grâce au courage et au dévouement de vos dignes collaborateurs, grâce aussi aux secours empressés et généreux des anciens élèves et des amis du Séminaire, Ste-Thérèse va renaitre de ses ruines et reprendre parmi les maisons d'éducation la place honorable que ses mérites lui avaient acquise

Plut au ciel ! monsieur le Supérieur, que notre bourse correspondit à notre cœur ; oh ! comme nous nous ferions un bonheur de contribuer, nous aussi, à cette œuvre qui s'impose à la reconnaissance. Pour le moment, nous n'avons que des vœux à offrir, mais qu'ils sont ardents ! Comme nous prions Dieu, qui sait tirer de grands biens même des plus grands maux, de bénir vos généreux efforts, et de permettre que le fruit de plus de cinquante années de labeur et de dévouement reprenne vie et croissance, pour le plus grand bien des âmes !

Veillez croire, monsieur le Supérieur, que nous partageons grandement la douleur dont votre cœur est navré, et recevez nos vœux les plus ardents pour le rétablissement du Séminaire de Ste-Thérèse, dont nous demeurons pour la vie les enfants dévoués et reconnaissants.

DAMIEN GRATON, ECCL.  
PIERRE LANGLOIS, ECCL.  
ELIE V. DOUCET, ECCL.  
AD. CHAUMONT, ECCL.

— — —  
St-Jean Dorchester, 7 octobre 1881.

*Révérénd Monsieur,*

Nous avons appris avec une peine profonde l'incendie qui vient de réduire en cendres le Séminaire de Ste-Thérèse. Quand la population de toute la Province voit, l'âme endolorie, les ruines de cette institution qui a tant de droits à la reconnaissance nationale, il serait superflu de vous dire ce que ressentent ceux qui vous doivent tout particulièrement les bienfaits de l'éducation.

La presse nous annonce que vous avez redoublé de courage et d'énergie en face du malheur. Il ne pouvait en être autrement chez ceux qui ont continué si noblement la grande œuvre des Ducharme et des Duquet.

Ste-Thérèse renaitra bientôt de ses cendres; le succès couronne toujours avec éclat les entreprises héroïques dues à l'amour de Dieu et du pays.

Veuillez accepter les condoléances de vos anciens élèves de St-Jean qui s'organisent dans le moment pour vous venir en aide au plus tôt.

J. DONNELLY, ancien prof.  
WILLIAM QUESNEL.  
HENRI ROUSSEAU.  
P. SIMARD.  
JULES QUESNEL.  
ALF. BONNEAU.

A. M. CHARLAND.  
ARTHUR CHARLAND.  
J. E. BOUCHARD.  
C. S. BÉLANGER.  
EL. GUILLOT.  
N. R. HAMEL.

Montréal, vendredi soir, 7 octobre 1881.

*Monsieur le Supérieur,*

Vous ne sauriez croire comme je souffre péniblement du malheur qui vient de vous frapper. Mes directeurs, oh ! Dieu sait comme je les aime bien. Mais ces murs aussi m'étaient chers. Avec quel plaisir je me proposais de les revoir un jour ! Je ne puis... je ne veux pas me représenter ces débris affreux.

J'admire la décision énergique que vous avez prise, j'allais dire, à la lueur des flammes qui consumaient votre œuvre. Les plus âgés, les anciens ont trop de cœur pour vous laisser seul à une si belle tâche. Pour nous, les plus jeunes, que faire pour notre pauvre *Alma Mater* ? Oh ! je vous entends : Prouver par vos actes, que votre collège a produit de gentils garçons, qu'il mérite d'être relevé à l'instant de ses ruines.

Avec l'estime, agréez, monsieur le Supérieur, les plus profondes sympathies

De votre ancien élève,

LOUIS G. BERTRAND.

### Liste de souscriptions

EN FAVEUR DU SÉMINAIRE DE STE-THÉRÈSE.

Nous commençons, dans ce numéro, à publier les souscriptions faites pour la reconstruction du Séminaire. Il est de notre devoir de conserver dans nos archives, de faire connaître au public et de transmettre

à nos petits neveux les noms de nos nombreux bienfaiteurs. Nous étions ruinés ; sans eux, il nous était impossible de continuer notre œuvre d'une manière convenable. Ces généreux donateurs peuvent se glorifier, devant Dieu et devant les hommes, de fonder de nouveau, du moins en grande partie, le Séminaire de Ste-Thérèse.

En publiant ces souscriptions, nous suivrons l'ordre dans lequel elles ont paru dans les colonnes des grands journaux.

Nos lecteurs, sans doute, ne seront pas fâchés de voir en tête de cette liste la lettre par laquelle M. le Supérieur faisait appel à la charité publique, appel qui eut tant d'écho par tout le pays.

Ste-Thérèse, 6 octobre 1881.

Une catastrophe vient de frapper le Séminaire de Ste-Thérèse. La maison de monsieur Ducharme, bâtie et agrandie au prix de tant de labeurs et de sacrifices, l'œuvre de 50 ans, vient d'être réduite en cendres et n'est plus qu'un monceau de ruines. Les pertes s'élèvent à plus de \$150,000, dont un quart à peine est couvert par l'assurance.

Le malheur est immense, mais non irréparable. La Providence a protégé cette institution à son berceau ; elle a veillé sur elle à toutes les phases de son développement ; elle l'a fait sortir de ses humbles commencements pour la porter à ce degré de prospérité que nous contemplions avec amour : elle ne lui fera pas défaut dans la crise terrible qu'elle traverse en ce moment. Nous en avons l'assurance, et voilà pourquoi, au lendemain même du désastre, nous entreprenons de continuer notre œuvre et de restaurer l'édifice incendié.

Nous ne nous dissimulons pas la grandeur de l'entreprise ; car il s'agit non seulement de relever des murs, et cela quand déjà pèse sur nos épaules le fardeau d'une dette considérable, mais encore de reconstituer nos bibliothèques, nos musées, tout notre matériel d'enseignement. Quelleque grande que soit cette tâche, nous osons l'entreprendre avec l'aide de Dieu, avec le concours de notre évêque, avec l'assistance de nos anciens élèves et de tous les amis de l'éducation.

La charité publique dans notre pays ne manque à aucune infortune ; la nôtre est assez grande et assez déplorable, nous osons le croire, pour attirer des sympathies et des secours efficaces. Nous les sollicitons au nom de la religion et de la patrie, que le Séminaire de Ste-Thérèse a servies dans le passé et qu'il espère

servir encore dans l'avenir, si on lui procure les moyens de continuer son œuvre. Tout don sera reçu avec reconnaissance.

Nous faisons savoir au public que les messieurs dont les noms suivent, ont bien voulu se charger de recevoir pour nous les souscriptions qu'on déposera entre leurs mains : à Montréal, M. le Grand-Vicaire N. Z. Lorrain, M. James Lonergan, curé de Sainte-Brigide et MM. les rédacteurs du journal *La Minerve* ; à Québec, M. F. C. Gagnon, professeur au Petit Séminaire ; à Ottawa, M. le Grand-Vicaire J. O. Routhier ; aux Trois-Rivières, M. G. Désilets, rédacteur du *Journal des Trois-Rivières* ; à Saint-Hyacinthe, M. J. Soly, prêtre du Séminaire de cette ville.

Toutes les classes du cours se rouvriront prochainement. Un avis inséré dans les journaux informera nos élèves du jour et des conditions de cette nouvelle rentrée.

Nous profitons de cette circonstance pour offrir l'expression publique de notre reconnaissance pour les témoignages de sympathies qui nous arrivent des quatre points de la province. En particulier, nous devons des remerciements à l'administration du chemin de fer de la rive Nord qui a bien voulu reconduire gratis nos élèves dans leurs familles, ainsi qu'à M. le maire Beaudry, qui a envoyé à Sainte-Thérèse une escouade de pompiers, dont les efforts intelligents ont arrêté dans le village les progrès de l'incendie.

Nous prions Dieu et saint Joseph de nous venir en aide.

A. NANTEL,

Supérieur du séminaire de Sainte-Thérèse.

L'hon. Théodore Robitaille, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, \$500.00.—L'hon. J. A. Chapleau, premier ministre de la province de Québec, \$200.00.—M. l'abbé Aubry, curé de St-Jean, \$1000.00.—M. F. X. Archambault, avocat, C. R., \$100.00.—Le collège Ste-Marie, \$50.00.—M. Glackmeyer, greffier de la cité, \$30.00.—*La Minerve*, \$25.00.—M. Wurtele, M. P. P., \$25.00.—L'hon. E. T. Paquet, secrétaire provincial, \$20.00.—M. Barbeau, crédit-foncier, \$20.00.—M. le Grand-Vicaire N. Z. Lorrain, \$500.00.—L'hon. M. Mousseau, secrétaire d'état, \$100.00.—M. Alfred LaRocque, sen., \$200.00.—M. C. S. Cherrier, \$100.00.—M. M. Emard, évêché de Montréal, \$5.00.—M. l'abbé A. Séguin, curé de Ste-Cunégonde, \$1000.00.—M. S. Duval, M. D., \$10.00.—M. l'abbé J. O. Godin, professeur à l'école normale, \$100.00.—M. l'abbé S. Lonergan, St-Mary's, \$100.00.—M. l'abbé J. Lonergan, curé de Ste-Brigide, \$1000.00.—M. l'abbé Rémillard, curé de St-Polycarpe, \$200.00.—M. l'abbé Primeau, curé de Boucherville, \$20.00.—La paroisse de Boucherville, \$30.00.—M. C. A. M. Globenski, seigneur de St-Eustache, \$50.00.—M. F. Desmarchais, dentiste, \$50.00.—M. l'abbé N. Maréchal, curé de N.-D. de Grâce, \$100 00.—M. T. Gustave Laviolette, Montréal,

\$25.00.—MM. Cadieux et Derome, \$50.00.—MM. E. Mathieu et frère, \$10.00.—M. L. O. Hétu, N. P., \$10.00.—MM. Mathieu et Gagnon, \$5.00.—M. l'abbé E. Ethier, Cap-Breton, \$20.00.—M. W. Chisholm, \$5.00.—M. le notaire Brûlé, Vaudreuil, \$100.00.—M. l'abbé Perreault, curé de Saint-Stanislas, \$10.00.—M. l'abbé J. S. Piché, curé de Terrebonne, \$200.00.

(A suivre.)

## Dons reçus pour notre bibliothèque

depuis le 5 octobre 1881.

L'Hon. G. Ouimet.—Relations des Jésuites, une collection d'ouvrages canadiens et de cartes géographiques.

M. H. Verreau, Ptre.—Praelectiones theologicae (J. Perrone), Répertoire de l'Écriture Sainte, et un grand nombre de livres classiques.

M. E. Blyth, Ptre.—Histoire de l'Église (Darras), Encyclopédie.

M. T. Dagenais, Ptre.—Voyage autour du monde, Encyclopédie.

M. B. Rioux, Ptre.—Le Ciel (A. Guillemin).

M. E. Croteau, Ptre.—Le Foyer Canadien et quelques autres volumes.

M. E. Dacier, Ptre.—Dictionnaire de Bouillet, Tongiorgi, (*Institutiones philosophicæ*) et quelques autres ouvrages.

M. I. Soly, Ptre.—*Catena aurea*, 8 vols.

Le Docteur Proulx, Montréal.—Collection de cartes géographiques.

## Petite correspondance.

*Une capitulation.—Souvenirs et souhaits.*

Messieurs les Rédacteurs,

Le 5 décembre, grand émoi parmi les écoliers, il fallait livrer les armes..... Un second Vauban par des manœuvres, les plus habiles, avait surpris la citadelle! On peut juger du désespoir de la garnison et surtout des vétérans, qui bien que peu nombreux et à demi ruinés par un long service, formaient un régi-

ment redoutable encore. Que dis-je ! parlant même le langage de l'ancienne garde française et coalisés avec certains tirailleurs du village, qui eux aussi avaient juré de se faire mourir plutôt que se rendre, ces braves tinrent quelque temps la victoire indécise. Mais la position n'était plus tenable ; force leur fut donc de livrer leur *artillerie fumante*, à condition cependant de passer sains et saufs.

On signa immédiatement le traité. Ainsi, était enterré le calumet qui, sur les bords de la Rivière-aux-Chiens, avait été la cause d'une guerre de cinquante ans et plus ; ainsi devait évacuer le sol térézien, ce terrible génie qui, l'an dernier, était apparu à notre fameux poète. Depuis ce temps, bien que nous ne soyons pas à Capoue, il faut voir les joues se couvrir des couleurs de la santé et reprendre même jusqu'à leur rotondité primitive. Si chez quelques-uns les oreillons y sont pour quelque chose, les douces de la *paix* n'y sont pas pour rien chez un plus grand nombre.

Quant au traité, messieurs les Rédacteurs, je ne saurais mieux vous désigner laquelle des deux parties contractantes en a rempli le plus fidèlement les obligations, qu'en vous disant, que les vaincus de 1881-82 seront toujours portés à courir à une seconde défaite pourvu qu'ils soient encore, à un même degré, l'objet de la clémence et de la libéralité de leur vainqueur. Que ce dernier veuille donc recevoir encore une fois l'expression de leur gratitude, car

Par lui bientôt la main d'un père  
Bénira l'enfant à genoux,  
Et le tendre amour d'une mère  
Coulera des moments bien doux.

Ainsi chantons, chantons ensemble,  
Le chant, c'est l'écho du bonheur ;  
Et qu'un même amour nous rassemble  
Auprès de notre Directeur.

Car c'est de sa condescendance  
Que nous avons de si beaux jours ;  
Disons-lui donc "reconnaissance"  
Toujours, toujours, toujours.

UN SIMPLE SOLDAT.

---

RÉVD M. A. NANTEL, P<sup>TR</sup>E.

*Monsieur le Supérieur,*

Depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1854, dernier jour de l'an de ma vie d'écolier, je n'ai pas oublié, chaque année, à pareille époque, de revenir par la pensée à ces jours de fête et de franche gaieté qui

firent tressaillir mes dix-huit ans, et dont la mémoire enchante maintenant mon quarante-septième automne. J'ai pris plaisir à me rappeler la joie qui débordait de mon cœur en m'agenouillant sous la main du bon père Ducharme que nous aimions tant, et sous la main si paternelle encore du Rév. P. Saché et de notre regretté M. Dagenais ; et j'ai repassé, une à une, dans mon souvenir chaque émotion que ce jour de liesse versait dans mon âme ; et le lendemain, dans une salle remplie d'une foule compacte, attentive et charmée, j'assistais à une séance que tant de séances auxquelles j'ai assisté depuis n'ont pu me faire oublier. Et chaque fois que ce beau jour repassait devant moi comme un reflet de mon beau temps de collègue, je me disais : Une autre génération d'élèves nous a remplacés au foyer de la vieille *Alma Mater*, et elle y retrouve sans doute l'amitié, le dévouement et la joie que nous y avons laissés. Mais aujourd'hui, Monsieur le Supérieur, en pensant à vous et aux jeunes confrères térésiens qui vous sont restés fidèles dans l'épreuve, je me dis, le cœur serré de douleur : Quelle différence avec les années passées ! Sans doute la bénédiction que Monsieur le Supérieur vient de donner à sa petite famille est tombée d'un cœur aussi paternel, et les souhaits qu'il vient de recevoir en retour sont aussi sincères qu'autrefois, car le malheur ne sépare pas les vrais amis ; mais où est le glorieux édifice élevé par M. Ducharme et si pieusement embelli par ses successeurs ? où est la chapelle à l'élégante architecture, et les chants d'allégresse, et l'orgue aux sons harmonieux ? où est la séance du 2 janvier qui attirait de loin comme de près la foule avide ? . . . . .

Le 5 octobre m'a répondu.

Mais le ciel qui a permis cette terrible épreuve, ne vous abandonnera pas, Monsieur le Supérieur ; et déjà, des cendres à peine éteintes du vieux collège on voit monter les assises du nouveau, où le Pasteur des brebis et des agneaux vous ramènera bientôt, j'espère.

En attendant ce jour désiré, permettez-moi, Monsieur le Supérieur, de vous souhaiter la force, le courage et la confiance. Les sympathies dont vous avez été l'objet, doivent vous prouver, une fois de plus, que Dieu n'éprouve personne au-dessus de ses forces, et que sa sagesse sait toujours tirer le bien du mal.

Mes meilleurs souhaits aussi aux chères *Annales*. Quelles aimables causeuses ! quelle humeur joviale ! quel esprit pétillant ! quel cœur bien fait ! Avec toutes ces qualités, il faut bien qu'elles plaisent, qu'elles charment, qu'elles enchantent, et qu'elles se fassent désirer avec impatience. Je leur souhaite succès, bonheur et longue vie. . . . . Que le temps soit sombre ou serein, chères *Annales*, chantez toujours. Vos accents joyeux comme ceux de l'alonette, nous font du bien à l'âme et nous orientent vers le ciel ; ils sont empreints de tant de foi, d'amour et de résignation, qu'ils nous font bénir avec vous la main qui nous

frappe, la main de notre Père qui ne s'appesantit sur nous que pour nous détacher de la terre et nous rendre dignes de la couronne qu'il nous prépare. Chères *Annales*, vivez longtemps, chantez toujours !.....

L. A. BRUNET, Prof.

Montréal, 1er janvier 1882.

---

## Notes bibliographiques.

### *L'Album des Familles.*

Cette revue mensuelle, publiée à Ottawa, nous arrive transformée. Ce n'est pas la première de ces métamorphoses ; ce n'est pas, non plus, la moins heureuse. Tel qu'il est aujourd'hui, *l'Album* sera le bienvenu dans toutes les familles où l'on aime à se distraire et à s'instruire par de saines lectures. Rien n'est plus varié que la première livraison de cette nouvelle série. On y trouve tous les genres d'intérêt et d'instruction : poésie, nouvelles, histoire, archéologie, agriculture, économie domestique, etc.

A l'attrait des bonnes lectures, *l'Album* joindra désormais celui de l'illustration. L'éditeur n'entreprend rien moins que de donner à ses abonnés toute une galerie de portraits canadiens. Grâce à lui, chaque salon pourra devenir comme un panthéon, où l'on verra réunies nos illustrations nationales. En face de cette galerie, on se sentira plus fier de notre nationalité et l'on aspirera à devenir meilleurs canadiens.

Les premiers portraits que *l'Album* présente à ses abonnés sont ceux de Son Honneur T. Robitaille, Lieutenant Gouverneur de la Province, et de l'honorable H. Langevin, ministre des travaux-publics de la Puissance. Ces portraits sont d'une ressemblance frappante. Les notices biographiques qui les accompagnent sont courtes, mais pleines de faits et de dates qui les rendent complètes. On aimera à les lire. Nous donnerons ce plaisir à nos lecteurs dans notre prochaine livraison où sera reproduite la biographie d'une illustration téré-sienne, Son Honneur le Lieutenant Gouverneur.

## Echos de la "Société de Discussion."

L'aimable correspondant qui signait "*Un Philosophe*," dans notre dernière livraison, était certainement plein de son sujet lorsqu'il nous conduisait avec tant de grâce et d'esprit à travers salles, classes et dortoir de son originale demeure. Il pensait bien, écrivait mieux encore. Mais soit modestie de sa part, soit distraction, apanage des gens d'esprit, il omettait un détail important en nous décrivant sa merveilleuse salle, en transformations si féconde, se prêtant si bien aux exigences de ses maîtres dès que la magique sonnette du règlement a fait entendre son *tintinnabulum*.

Oui, monsieur le Correspondant, c'est merveille de voir votre salle devenir à volonté : étude, classe, récréation, mais elle nous offre un spectacle plus étonnant encore, quand à sept heures du soir, le dimanche, elle s'illumine soudain pour se faire *chambre du sénat* ou *assemblée législative*, avec son orateur, son parquet, ses galeries toujours combles, et qui plus est, ses membres entre qui règne une parfaite égalité. Philosophes, Rhétoriciens, Humanistes, ces heureux *Universitaires*, tous peuvent au moins *s'asseoir* dans l'imposante assemblée, où les graves questions qui intéressent les rois, les peuples, l'humanité, sont jetées dans la balance de la discussion.

Dans la séance du 4 décembre, Rhétoriciens et Humanistes prétendaient, contre Rhétoriciens et Humanistes, que "*Morin avait été plus utile à sa patrie que Lafontaine*." C'était un sujet tout canadien, celui-là ! aussi il fallait voir si de part et d'autre l'argumentation se fit les documents en mains, s'il en passa des pages d'histoire sous les yeux. Cependant, il parut en coûter à l'assemblée de se prononcer sur une question aussi grave et d'une solution si délicate : amendements sur amendements à la motion principale furent proposés ; et, si le *grand défenseur de nos libertés* eut pour lui la majorité des suffrages, dans l'opinion de plusieurs membres, il dut partager, avec son honorable ami, les honneurs du triomphe.

Le 11 décembre, devant une assemblée plus imposante que d'ordinaire, une des grandes institutions de notre civilisation moderne était mise à deux doigts de sa perte : “ *L'imprimerie a-t-elle fait plus de mal que de bien à l'humanité?* ” Telle était la question à régler ; et, conséquemment. . . , pour faire le judicieux triage des bons et des mauvais fruits de l'importante découverte, pour amener une détermination hâtive et péremptoire, il ne fallait rien moins que la fraîche dialectique d'un logicien imberbe, que la verte éloquence d'un ardent rhétoricien. La discussion dût être méthodique, savante, lumineuse, animée. Heureusement, il fut prouvé et réglé que le bien l'emportait sur le mal dans l'usage et l'abus des caractères typographiques. Calme donc ! messieurs les typographes, vous pouvez conserver vos presses, et messieurs les libraires, continuez à grossir et propager vos catalogues.

Si l'écho nous rapporte fidèlement la décision prise dans l'assemblée, le 18 du mois courant, il eut mieux valu, en 1774, redevenir sujets français, au risque de subir le contre-coup de toutes les révolutions de cette pauvre chère France. Qui l'aurait cru ?... L'Angleterre, parait-il, ne fut pas toujours gouvernée par notre noble et gracieuse souveraine. . . . *On le lui fit bien voir.*

La dernière séance fut longue, mais non pas languissante. On n'y parla que de guerres, de batailles, de victoires, de conquêtes. Et pourtant ça ne sentait pas la poudre : on était en pleine antiquité. Annibal, la terreur de Rome, n'avait plus à se mesurer contre un Scipion, mais il avait bel et bien à soutenir l'honneur de sa réputation contre l'aigle de Macédoine, le conquérant de la Grèce et de l'Asie, Alexandre le Grand, puisqu'il faut l'appeler par son nom. C'est assez dire pour faire comprendre que, malgré les étincelles de génie dont ses défenseurs surent le faire briller, le grand général carthaginois dût s'éclipser devant la gloire de son gigantesque rival.

Un incident vint ajouter un intérêt nouveau à cette séance. Avant la réplique du promoteur de la discussion du jour, il fut proposé une adresse exprimant la

joie et la reconnaissance des membres de la société, au sujet des vacances exceptionnelles accordées, cette année, pour le jour de l'an. On vota par des applaudissements unanimes. Puis le temple de Janus fut fermé, et la discussion ajournée à l'an 1882.

---

### Collegiana.

— Les travaux des fondations qui avaient été interrompus le 28 novembre, furent repris le 5 décembre et terminés le 22. Nous pouvons maintenant espérer la reprise des travaux de bonne heure le printemps prochain.

— Le 5, monseigneur Termoz, prélat domestique de Sa Sainteté Léon XIII, a bien voulu nous faire l'honneur d'une visite.

— Le 10, les architectes nous ont apporté les plans et devis du nouveau collège. Des soumissions ont été demandées depuis le 13 jusqu'au 26 ; le séminaire en a reçu 37.

— C'est un devoir en même temps qu'un bonheur pour nous, d'offrir nos plus sincères remerciements à tous ceux qui ont contribué au succès du concert donné au Queen's Hall le 12 décembre pour aider à la reconstruction du collège. Organisateur et artistes ont fait preuve d'un grand dévouement, et ce concert restera comme un des plus beaux qu'il ait été donné au public d'entendre. Son Excellence le lieutenant-gouverneur T. Robitaille nous donna une nouvelle marque de ses sympathies en acceptant le patronage et la présidence du concert.

— Le 13 les élèves ont recommencé à démolir les vieux murs. La dernière partie est tombée le 29. Nous devons constater avec bonheur que pas le moindre accident n'est arrivé dans tout le cours de ce travail dangereux.

— Nous nous trouvions dans des circonstances si exceptionnelles que la messe de minuit ne pouvait avoir lieu sans de graves inconvénients ; aussi a-t-elle été retranchée cette année. Mais à la messe du jour, les écoliers nous dédommagèrent par la plus belle musique de leur répertoire religieux.

— Le 31, tous les élèves sont partis pour les vacances du jour de l'an. Quelques jours auparavant, ils avaient présenté une requête au *Conseil*. Les *considérants* furent trouvés si sérieux, les promesses de travail et de bonne conduite, si encourageantes, que le Séminaire n'a pas cru pouvoir refuser. Les vacances finissent le lendemain des *Rois*.

---

### Places de Semaine.

#### PHILOSOPHIE.

*Mathématiques.* — 1<sup>er</sup> J. Charbonneau ; 2<sup>e</sup> J. Cruze ; 3<sup>e</sup> T. Nepveu ; 4<sup>e</sup> T. Théoret.

#### RHÉTORIQUE.

*Discours français.* — 1<sup>er</sup> L. Boissonnault ; 2<sup>e</sup> E. David ; 3<sup>e</sup> L. Valiquet ; 4<sup>e</sup> A. Beausoleil.

*Récitation des Modèles.* — 1<sup>ers</sup> A. Péladeau et L. Valiquet ; 2<sup>e</sup> A. Beausoleil ; 3<sup>e</sup> H. Sanche ; 4<sup>e</sup> M. Desjardins.

*Version grecque.* — 1<sup>er</sup> L. Valiquet ; 2<sup>es</sup> E. David et A. Péladeau ; 3<sup>e</sup> L. Boissonnault ; 4<sup>e</sup> A. Beausoleil.

#### SECONDE.

*Composition française.* — 1<sup>er</sup> E. Coursol ; 2<sup>e</sup> C. Leduc ; 3<sup>e</sup> H. Vachon ; 4<sup>e</sup> E. Tellier.

*Version latine.* — 1<sup>er</sup> H. Vachon ; 2<sup>e</sup> A. Martel ; 3<sup>e</sup> C. Laviolette ; 4<sup>e</sup> T. L'écuyer.

*Anglais.* — 1<sup>er</sup> C. O'Hare ; 2<sup>e</sup> T. L'écuyer ; 3<sup>e</sup> E. Coursol ; 4<sup>e</sup> H. Vachon.

## TROISIÈME.

*Vers latins.* — 1<sup>ers</sup> J. Dunn et O. Cloutier ; 2<sup>es</sup> A. Fortier, A. Boissonnault et J. Therrien.

*Version latine.* — 1<sup>er</sup> H. Roy ; 2<sup>e</sup> A. Fortier ; 3<sup>e</sup> A. Quesnel ; 4<sup>e</sup> E. Monet.

*Anglais.* — 1<sup>ers</sup> J. Dunn et P. McGill ; 2<sup>e</sup> R. Brody ; 3<sup>e</sup> A. Fortier.

## QUATRIÈME.

*Thème latin.* — 1<sup>ers</sup> G. Langlois et H. Legault ; 2<sup>e</sup> A. Debien ; 3<sup>e</sup> H. Marrien ; 4<sup>e</sup> A. Fillion.

*Version latine.* — 1<sup>er</sup> H. Legault ; 2<sup>e</sup> A. Bouchard ; 3<sup>e</sup> G. Langlois ; 4<sup>e</sup> H. Marrien.

*Anglais.* — 1<sup>er</sup> G. Langlois ; 2<sup>e</sup> A. Pilon ; 3<sup>e</sup> H. Marrien ; 4<sup>e</sup> P. Hogue.

## CINQUIÈME.

*Version latine.* — 1<sup>er</sup> J. Paquette ; 2<sup>e</sup> A. Carrière ; 3<sup>e</sup> O. Therrien ; 4<sup>e</sup> N. Mallette.

*Arithmétique.* — 1<sup>er</sup> J. Paquet ; 2<sup>e</sup> A. Moncion ; 3<sup>e</sup> D. Sigouin ; 4<sup>e</sup> O. Therrien.

*Anglais.* — 1<sup>er</sup> C. Larocque ; 2<sup>e</sup> F. Desrivières ; 3<sup>e</sup> A. Moncion.

SIXIÈME. (1<sup>re</sup> DIVISION).

*Thème français.* — 1<sup>ers</sup> R. Gravel et A. Ranger ; 2<sup>e</sup> A. Valiquet ; 3<sup>e</sup> J. Laberge ; 4<sup>e</sup> A. Arbour.

*Anglais.* — 1<sup>er</sup> J. Prud'homme ; 2<sup>es</sup> O. Legault et R. Gravel ; 3<sup>e</sup> J. Marleau ; 4<sup>e</sup> A. Ranger.

(2<sup>e</sup> DIVISION).

*Thème latin.* — 1<sup>er</sup> A. Marchand ; 2<sup>e</sup> P. Legault ; 3<sup>e</sup> J. Brazeau ; 4<sup>e</sup> E. Labelle.

*Thème français.* — 1<sup>er</sup> A. Chaput ; 2<sup>e</sup> B. Benoit ; 3<sup>e</sup> A. Pelletier ; 4<sup>e</sup> L. C. Lachance.

Notes de conduite pour le mois de décembre  
1881.

PARFAITEMENT BIEN :

M. Coupal ; L. Boissonnault ; A. Peladeau ; H. Sanche ; C. O'Hare ; G. Alary ; R. Brady ; J. Casey ; P. McGill ; J. Chaumont ; A. Filion ; H. Legault ; J. Dunn ; P. Roch ; D. Nepveu ; O. Sinnard ; B. Benoit ; J. Brazeau ; A. Brûlé ; R. Gravel ; A. Laberge ; P. Legault ; A. Marchand ; J. Fox ; W. Proulx ; J. Marleau ; A. Ranger ; E. Coursol ; C. Leduc ; T. L'Écuyer.

TRÈS BIEN :

J. Cruse ; E. Graton ; T. Hafey ; J. M. L. Proulx ; E. David ; E. Gohier ; A. Letourneau ; J. Bélanger ; J. Blais ; H. Roy ; H. Auclair ; F. Cloutier ; A. Jasmin ; P. McGuiniss ; E. Monnette ; H. Pâlin ; D. Plouff ; H. Roy ; H. Schetagne ; S. Turcotte ; A. Aubry ; O. Graton ; P. Hogue ; S. Masson ; J. Boisseau ; E. Bourbonnais ; A. Desjardins ; E. Germain ; A. Ouimet ; A. Préfontaine ; W. Deschambeault ; A. Gagnon ; J. Gagnon ; W. Jarry ; J. Desjardins ; P. Legault ; E. Mériszi ; J. Ouimet ; A. Peltier ; O. Proulx ; J. Thérien ; E. Laryierre ; A. Légaré ; A. St-Amour ; D. Boyer , G. Lanthier ; A. Martel.

---